

OrthoGRAF

**Travaux d'écriture en compagnie de
Michel Azama, Michèle Sigal et Koffi Kwahule**

**Mathieu Baleria
Licence Pro Encadrement d'ateliers de pratique théâtrale, 2016/2017**

Préface

Cher Michel,

Cette année, j'ai eu la chance de rencontrer ta générosité, ton humilité et ta dévotion pour l'écriture. Dès le commencement de cette licence, lors des Phylactères, tu m'as renvoyé un : « Peu importe l'orthographe ! Tu trouveras toujours des relecteurs, des correcteurs... Si tu veux écrire, écris ! ». Je te remercie sincèrement pour ces mots simples qui ont allégé cette terreur de l'orthographe et qui ont décomplexé mon écriture. Au fil des ateliers, au fil de l'année, je me suis appuyé sur tes conseils précieux et tes anecdotes délicieuses.

La passion qui t'anime est très belle et je pense être envoûté moi aussi par le même enchantement. Ce que je respecte par-dessus tout dans ta condition d'auteur, c'est la place que tu sais offrir à l'écriture dans ta vie. Tu nous as souvent dit que nous avons le temps pour écrire, mais qu'il faut savoir le prendre. Ta grande différence, ta différence de maître c'est que tu sais prendre ce temps pour le mettre à disposition de ta démarche d'écrivain. Trop souvent, je n'ai pas su le faire cette année . Je dois expérimenter cette discipline que tu as tenté de nous transmettre pour nourrir quotidiennement cette envie, ce besoin auquel je ne réponds pas toujours. Le plus grand de mes plaisirs cette année a été de vous côtoyer Michèle, Koffi et toi. En approchant des auteurs, des autrices, j'ai concrètement rencontré la démarche vers laquelle je veux tendre. Donner du temps à l'écriture, prendre du temps pour écrire, partager ses écrits , en écouter d'autres, lire...

C'est avec émotion que je t'écris cette lettre en guise de préface, avec fierté que je partage mes travaux de l'année. Tu es une chance pour quiconque te rencontre sur le chemin de l'écriture. Je ne sais que dire pour faire le bilan de cette année, je ne peux que très sincèrement te remercier. L'année a été courte pour mettre en pratique tous ces enseignements, ma vie est encore longue j'espère pour les expérimenter.

C'est avec joie que je te transmets mes écrits de l'année, très heureux de partager une dernière fois avec toi l'expérience de l'écriture. Tu trouveras une liste en guise de dédicace pour cette année si particulière, quelques notes prises au fil du temps en pensant à cette phrase de Sénèque et quelques autres écrits.

Une liste

C'est pour...

Ceux qui écrivent
Ceux qui écriront
Ceux qui ont écrit

Celle qui a lu la première
Celle qui a lu la première fois
Celle qui a lu la première page
Celle qui a lu la première phrase

Ceux avec qui on partage
Ceux que j'écoute lire
Ceux qui m'écoutent dire

Celui qui sait
Celui qui partage
Celui qui t'apprend
Celui qui est passionné

Ceux de cette aventure
Ceux que j'aimerais revoir
Ceux que j'apprécie

Celle qui débute un texte
Celui qui commence une phrase
Ceux qui composent la page

Celui que j'aurai aimé écrire
Celle que je n'ai pas pu lire
Ceux dont je me souviens
Celui dont on me parle
Celle que l'on m'invite à lire
Ceux-là mêmes que j'ignore

Celui que nous attendions
Ceux qui m'accompagnaient
Celle qui lui a donné vie

Celui qui au milieu de ces mots, est né
Ceux qui entendaient mes mots, pour lui
Celle qui partage ma vie

« Nulla dies sine linea »

Sénèque

Vendredi 07 Octobre

I Un homme noir en costume attend le bus. Son téléphone sonne, il s'écarte de la foule pour répondre à cet appel. Mais c'est un appel fictif ! Je le vois s'éloigner, face contre le mur, se cacher pour boire sa ration d'alcool. Il revient vers nous. Je m'aperçois qu'il titube.

II Enseveli sous une dette virtuelle, il se souvient de ses jeunes années. C'était quand il maudissait la propriété... Aujourd'hui, il appartient à une banque, à ce système. Il espère qu'un jour cette maison lui appartiendra. En attendant, l'écriture le libère, ses mots lui appartiennent et il n'appartient qu'à ses mots.

III Ses peurs, ses doutes, ses angoisses, je les comprends, je les connais, je suis traversé par les mêmes réflexions. Je réfléchis et pense en silence pour ne pas ajouter des questions à son esprit anxieux. Nous sommes heureux, mais trimbalés par les souvenirs de ces longues années. Nous essayons de profiter au mieux de ces quelques mois.

IV Essayant de communiquer avec cet être in utero de quelques mois, avec cet enfant qui est un peu de moi, mon enfant qui est en toi, je l'attends. Est-ce notre fils que j'entends tout bas lorsque je me colle à toi ? L'oreille attentive sur ton ventre que j'aime tant, je trouve ça drôle, je le trouve déjà amusant, je suis impatient.

V S'endormir en pensant à écrire ou écrire en pensant à rêver ? C'est un rêve éveillé, épanoui qui sublime chaque instant.

Samedi 8 Octobre

VI Au petit matin, le soleil offre ses derniers rayons de Soleil. Plaisir d'un automne radieux au milieu du jardin... Sur les coups de midi, l'astre se fait plus discret. Les feuilles mortes du cerisier tombent une à une et nous rappellent que la belle saison s'achève. Bienvenue aux chaleureuses couleurs de l'automne !

VII Les enfants, tels des funambules sur le fil de notre époque, avancent pas à pas vers leur avenir. En récitant des vers de Paul Eluard, elles nous interrogent sur notre époque. Le temps de leur enfance est celui de nos souffrances. Sur ce fil, sans aucun doute, elles avancent confiantes vers ce monde que nous-mêmes nous ignorons.

Dimanche 9 Octobre

VIII Une peau plissée et sèche comme une peau d'éléphant est le reflet d'un été, d'une sécheresse qui n'a que trop duré. Le pachyderme attend impatient d'atteindre une oasis où délice d'eau, fontaine de jouvence et eaux délicieuses rétabliront sa jeunesse jusqu'à présent cachée sous cette peau tendue.

IX Observer, renifler, humer le moindre instant pour écrire. Un instant pour se rendre compte que dans le néant il y a aussi à dire. Je cherche toujours à trouver une trace, une aspérité, même dans une ville morte où seulement deux, trois oiseaux occupent l'esprit. Malgré une pénible musique de bar qui accable à coup de grand écran, je cherche le silence, un coin de rien pour un café et quelques vers.

Lundi 10 Octobre

X Je tente de méditer pour m'extraire du bruit ambiant. À chaque pensée, la voix des autres raisonne. Impossible d'élaborer un quelconque raisonnement. L'écho de la moindre logique s'étouffe sous les murmures. Quand la foule insiste pour s'immiscer dans mon plus petit songe, le silence intérieur est un état impossible. C'est comme écrire sous la pression d'une torture !

Mardi 11 Octobre

XI Au son du Drum in Gaz, les étoiles mélodiques sonnent et inspirent. Juste une bouteille de gaz, une percussion métallique, le cadeau d'un ami pour qui musique et folie riment aussi bien que sagesse, paresse et tendresse.

Mercredi 12 Octobre

XII Il n'a jamais eu cette clef en poche. Une clef essentielle à sa vie qu'il n'a jamais possédée. Une clef qui veille et enferme les possédés. Il l'a été jusqu'à être appelé fou. C'était de la folie que d'entendre ce cliquetis de l'hôpital qui soigne. Porte sans judas, sans judas sur le monde. C'est la clef qui enferme, qui interne au son des cliquetis qui soignent.

XIII A la veille de te voir, de t'apercevoir ; j'essaie de t'écouter, d'entendre le son de ton cœur. Je connais par cœur ton reflet que je visualise souvent. Encore quelques mois pour nous trois. Je t'attends impatient et si fier.

Jeudi 13 Octobre

XIV Une horde de minuscules personnages prennent d'assaut la vieille ville. La citadelle est très vite parcourue d'est en ouest par ces petits cavaliers qui se déplacent sur des monstres. Ils ne montent pas des chevaux, ils chevauchent des sauterelles. Un nuage d'insectes sur lesquels les minuscules soldats s'emploient à encercler la maison aux épices. Sucre glace et amandes effilées tombent du ciel. Les sucreries s'entrechoquent et se brisent en mille microscopiques cristaux. Les glucoïques soldats saccagent et amoncellent leur butin. Ils amènent leur trésor de guerre jusqu'au sacré pain perdu.

Vendredi 14 Octobre

XV Gisèle et Mauricette sont deux veilles femmes qu'il côtoie depuis un an. Elles lui demandent d'écrire une lettre à une accompagnante rencontrée à Lourdes. C'est un immense soulagement, il est très content. Après de multiples rencontres, il découvre enfin les deux sœurs autour d'un prétexte, une lettre, l'écriture. La confiance prend place, il écrit à leur place.

Samedi 15 Octobre

XVI Ton corps se transforme. J'insiste sur tes formes généreuses. Beauté éphémère d'une vie à venir. Derrière ta silhouette se dévoilent notre avenir, son avenir, notre enfant.

Dimanche 16 Octobre

XVII Temps de l'immobilité, temps de la réflexion, contre temps, il est temps de s'activer. Pas grand monde à observer, juste le monde, cette nature qui me sourit, cette campagne qui m'instruit. Là où un arbre remplace un homme, je suis embrassé par la foule.

Lundi 17 Octobre

XVIII De bon matin, le train est bondé. Il y a cette femme, oreillettes autour du coup qui nous chante les yeux fermés ses chants d'Afrique. Dans ce train, au milieu des banlieusards tout tassés, elle nous emmène loin. Que le voyage commence !

Mardi 18 Octobre

XIX Son égocentrisme est déconcertant. Ses expériences devraient être les nôtres.

XX Atelier d'écriture particulier. Nous chercherons nos mots dans ce grand théâtre parisien, là où tant de mots ont foulé le plateau.

Mercredi 19 Octobre

XXI La clef de ma super 5, la clef du studio de Nantes, la clef de la cellule, la clef des menottes, la clef de notre maison, la clef de notre mariage.

Vendredi 21 Octobre

XXII Une ruelle sombre. Au loin des hurlements de chats. Je rentre chez moi hanté par ces cris qui semblaient si humains.

Samedi 22 Octobre

XXIII Au bout du chemin, nous découvrons un bosquet. Au milieu d'un sous-bois, c'est une clairière. Le souffle d'un vent frais siffle entre les arbres et arbustes. Au son de la forêt, nous continuons cette promenade automnale.

Dimanche 23 Octobre

XXIV L'avenir dans le brouillard, les doutes bavards, la plume pourra-t-elle s'inscrire dans une réalité quotidienne où s'inflige la peine d'une ambition à construire.

Lundi 24 Octobre

XXV Un pas après l'autre, une douleur sournoise s'installe au creux de mon dos. Minute après minute, la nuit s'amenuise. À l'aube, le courage me manque, enseveli pas les calmants et la puissance de cette folle science. La douleur est toujours là.

Mardi 25 Octobre

XXVI Un jour, j'ai allongé mon double blessé. J'ai déposé sur lui un drap blanc et le regarde mourir. Des années qu'il gémit et ne veut pas partir. Il frémit et fait mine de revenir chaque fois que mon côté sain faiblit. J'ai pourtant écouté maintes et maintes fois ses dernières volontés. Souvent je me demande, je crois qu'il veut vivre. Je le regarde sous son drap et lui promets une prochaine réconciliation.

Mercredi 26 Octobre

XXVII Deux femmes se battent pour une place dans le train. Elles se chamaillent et n'en viennent pas aux mains. Elles ne s'insultent même pas, elles se flinguent du regard. Un vieillard se lève et laisse sa place comme un sage qui choisit la paix.

Jeudi 27 Octobre

XXVII Elle regarde à jardin, sourire aux lèvres, elle semble heureuse. Le regard côté cour, il accompagne sa femme au seuil de la porte. Très fiers, ils détournent leurs regards pour poser les yeux sur cette petite fille qui les applaudit.

XXVIII Combien de pages ces mots rempliront-ils ? Combien de mots pour si peu de pages ? Combien de jours s'écouleront avant la fin de ce petit carnet ? Combien de mots, de pages, de carnets pour une vie ?

Vendredi 28 Octobre

XXIX Nuage cotonneux d'une existence heureuse. Sur les étoiles de cette première année, tant de bonheur à filer. Sur cette étoffe de coton, nous broderons son prénom avec un fil de patience extrait du champ des bonheurs. La ouate enrobe nos rêves depuis quelques mois et estompe nos tristes sourires, nos vains soupirs ; pour laisser place à l'expression tissée, brodée qui nous enrobe.

Dimanche 30 Octobre

XXX La silhouette des arbres se dessine au loin. Les cimes sont noires et mystérieuses à la lumière du crépuscule brumeux. Quelques nuages flottent dans ce ciel où flamboie le temps qui nous sépare de la nuit. On devine le conifère dans cet éphémère tableau. L'horizon s'éloigne au-delà de la première étoile qui brille. L'esquisse est furtive, les mots mal habiles pour décrire ce que la nature m'offre à contempler ce soir.

Lundi 31 Octobre

XXXI A dix minutes de la Borde, je fais une petite pause enfumée avant de découvrir les lieux de mon stage à venir. La fac, la licence, cette clinique sont de nouveaux horizons, une aventure en perspective.

Vendredi 4 Novembre

XXXII Le temps passe et repasse, un temps sans écrire. Épuisés par un quotidien, par une fatigue de tous les jours, les mots se font rares sur ce petit carnet.

XXXIII Un travail autour des chaises, quelles soient bancales ou pliantes, elles seront bavardes.

Samedi 5 Novembre

XXXIV Prendre le temps d'écrire une consigne, une ouverture pour que d'autres prennent plaisir à écrire. C'est un exercice nouveau, sympathique ! En espérant être clair à l'oral, je suis impatient de lire ou écouter leurs écrits.

Jeudi 10 Novembre

XXXV Des bégaiements, une gorgée d'eau et une respiration pour s'élancer. L'essentiel est de revenir sur soi pour s'ouvrir aux autres.

XXXVI Une fuite vers l'ailleurs c'est fuir le bonheur. Faut-il attendre sagement qu'il revienne ? Quelques jours sans un mot. C'est une semaine où la fainéantise et les oublis m'ont privé du plaisir, de ce plaisir d'écrire. Si les mots de Sénèque pouvaient me guider et orienter mes journées. Si seulement mes mots prenaient la place que j'aimerais leur offrir.

Samedi 12 Novembre

XXXVII trente-six comédiens qui improvisent dans une bourgade nommée Lorris. C'est dans le Loiret, là où la campagne accueille enfin un tournoi d'improvisation. Ce sont des amateurs, ils se démènent pour le plaisir d'un public local.

Dimanche 13 Novembre

XXXVIII Amis de longue date, nous nous retrouvons et le temps n'use pas nos sentiments réciproques. La maturité fait croître cette authentique complicité quand nous regardons le monde, perplexe. Heureux d'une nouvelle soirée, nous refaisons une nouvelle fois ce monde.

Lundi 14 Novembre

XXXIX Une cigarette et quelques bouffées toxiques. Un café amer, à peine sucré. Et la page blanche. Je me jette sur mon précieux carnet pour au moins jeter quelques mots. C'est un aller-retour entre sommeil et envie d'écrire. Il ne me reste qu'à décrire ma frustration, cette page reste blanche. Je referme mon petit carnet, je ferme les paupières et je rêve de ces pages qui hantent.

Mardi 15 Novembre

XL Le temps se fait précieux, il est difficile à apprivoiser. C'est un animal étrange ce « chronos », il ne laisse que peu de répit. À la recherche d'un moment long pour pouvoir l'user comme on use du sommeil qui ne propose rien d'autre. Il faut que la mémoire s'étende, s'écarte, s'étire pour tous ces instants chronophages.

Mercredi 16 Novembre

XLI Habillez-vous pour traverser la tempête. Laissez glisser le poids des apparences. Donnez à l'errance sauvage, une rage inaudible. Masque, accoutrement d'un manque évident. Ne vous souciez de rien, ni même du plus infime ; là où souvenirs et avenir s'entrechoquent. La parure de l'habileté habille la maladroite pensée, sans sens et vers un chemin choisi. Le costume a pour coutume de dicter la route sinueuse des vertueuses pensées.

Jeudi 17 Novembre

XLII Main contre sa peau, je te sens, je t'espère. Te toucher, t'effleurer comme je le peux ; m'émeut de la plus simple des manières. J'ai tellement rêvé, je t'attends impatientement. L'oreille contre son ventre, je tente de percevoir une réponse de ta part. Ma bouche au-dessus de son nombril, je te murmure des « je t'aime ». J'aime cette idée que toi aussi tu peux m'entendre. Je me persuade que nos mondes bien distincts ne sont pas si lointains. Elle te porte, te chérit, t'emmène jusqu'à notre rencontre. Je l'ai rencontrée, il y a quelques années de toi. Et nous en sommes ici, avec toi. Je lui souffle à elle aussi ces « je t'aime ». Tu sais ? Elle prend grand soin de toi, à l'écoute constante du moindre de tes gestes, elle m'alerte d'une rencontre possible. Encore quelques mois et nous allons-nous rencontrer, former un tout, une famille. Si tu savais comme je t'aime « mon copain, mon pototo ». Peau à peau nous rêvons ensemble elle et moi. Je la regarde et t'observe. Je t'écoute et l'entends. Vous êtes mon présent, la promesse d'un joyeux avenir. Tu es à mi-chemin de ton premier voyage. Un bel et beau parcours, mon amour. Sur ce chemin tu m'entendras quelques fois. Souviens-toi de ma voix, celle du réconfort.

Vendredi 18 Novembre

XLIII Derrière le rideau se dessine une silhouette. Nous n'attendons pourtant personne. Surpris, nous essayons de deviner ce visiteur du soir. Pourquoi cette silhouette ne frappe-t-elle pas à la porte ? Nous nous questionnons puis décidons d'ouvrir la porte. Je glisse ma tête dehors, je suis glacé par un froid hivernal. Il n'y a personne. Je vois au loin cette silhouette s'en aller. Nous commençons alors une discussion au sujet de cette non-rencontre jusqu'à notre coucher. Le lendemain, j'apprends par notre voisine que son mari souffrant d'Alzheimer a disparu. Il a fait une fugue et c'était sûrement lui le visiteur de la veille. Si nous avions réagi plus vite, nous aurions pu le raccompagner. Nous avons culpabilisé une semaine durant, jusqu'à son retour quelques jours plus tard. Bien sûr il ne souvient de rien !

Dimanche 19 Novembre

XLIV C'est au fond d'une cour du 19^e arrondissement que la performance a lieu. La danseuse est Maki Wanatabe. Dans une salle blanche, basse de plafonds, une trentaine de spectateurs privilégiés s'installent sagement en demi-cercle face à un angle de la pièce. Un accordéoniste commence à jouer tel un flamant rose. Un bruit d'air, une respiration s'installent. On peut entendre des bruits de pas, c'est la danseuse qui arrive à quatre pattes tel un félin ou une créature qui flaire son territoire. Elle est entièrement nue, un bouquet de fleurs mortes entre les dents. Je ressens une gêne à la regarder commencer sa performance. Puis mon malaise disparaît au fur et à mesure que les feuilles mortes tombent au sol. C'est difficile pour moi d'interpréter cette danse, peut-être y a-t-il des codes que je ne maîtrise pas. Je vois tour à tour un animal, une créature, un nouveau-né ou une morte s'exprimer. Maki est très engagée corporellement, on peut voir sous sa chevelure, des gouttes de sueur perler sur son dos. Elle pousse des cris de douleur. Peut-être la douleur qu'un nouveau-né exprime en inspirant pour la première fois. Elle utilise tout l'espace, tantôt de dos, tantôt de face. Parfois elle bouge au sol, souvent elle saute et fait des bonds en arrière. Est-ce une danse tribale ? Il y a quelque chose de rituel et je ne suis pas initié. Cela ne m'empêche pas de

ressentir cette gêne, une admiration, du respect. Elle chante dos contre le sol, un happy birthday des plus particulier. Cette chanson, comme un cri, elle l'offre à quelqu'un. Et nous nous sentons concernés en tant que spectateurs. Elle virevolte, son corps est recouvert d'une fine poudre blanche ce qui amplifie nos imaginaires. Une communion s'est installée pendant cette heure de spectacle. L'accordéoniste a déstructuré son instrument au fil de la danse. Il a tapé dessus, gratté les touches des claviers. Il y a eu un moment de silence, un souffle qui ponctue. Maki nous remercie et nous l'applaudissons longuement en retour, cette belle danseuse Buto à la peau blanchie et perlée de sueur.

Mercredi 22 Novembre

XLV Comment se déplacer ? Quel chemin emprunter ? Il existe de multiples moyens de locomotion pour voyager ensemble, pour rire parce que l'on est pressé. Par quelle voie se dessine leur avenir ? Ils y vont, main dans la main, ensemble.

Jeudi 24 Novembre

XLVI A la tête des trains se réunissent des écrivains initiés ou novices. Il y a quelques années, j'ai été des leurs. Ce soir, je les retrouve autour d'une forêt d'arbres chimériques et d'un champignon magique.

Note de la semaine

XLVII Samedi je quitte le cours de Michel Azama pour aller entendre un autre auteur. Grumberg nous fait l'honneur d'une visite dans le Loiret. J'écoute attentivement son témoignage, toujours impressionné par son statut d'auteur et légèrement rêveur sur sa profession. Mardi je retrouve Michèle Sigal et les étudiants de licence 1 au théâtre de la marionnette pour écrire autour du conte. Tout compte fait, ce ne sera pas un conte, je réfléchis à une manière de prolonger la note que je vous ai lue samedi. J'ai trouvé en sa lecture une émotion du partage. J'aimerais pouvoir vous la lire sans trembler. Cette nuit ou plutôt ce matin, ma nuit blanche se prolonge. Aujourd'hui vendredi je contemple cette nuit faite d'écriture. J'ai passé la nuit à créer un écrin pour cette note. J'ai envie de vous le lire.

Dimanche 27 Novembre

XLVIII Une choucroute de la mer ça m'ouvre l'appétit. Mais où a-t-elle pêché ces lardons ?

Note de Novembre

XLIX Novembre se termine. On a vu les feuilles des arbres jaunir, la forêt perdre son feuillage. Le jardin a changé. La beauté du printemps usée par l'été laisse place à un extérieur prêt à se reposer. Novembre se termine. On voit les partiels approcher. Les fiches bien remplies doivent être mémorisées. L'art de le synthèse sans syntaxe. On s'organise des temps d'échanges, des temps de paroles pour des temps d'écritures. Novembre se termine. Le feu de cheminée réchauffe déjà l'atmosphère de la fraîche maison. Les premières gelées pointent le bout de leur nez. On s'enrhume et on hume tant qu'on peut l'odeur du feu de bois.

Un soir de Décembre

L La soirée s'attarde et joliment les choses se disent. Évitant les non-dits, on effleure notre vérité. Souvenirs et espoirs se mêlent. Le temps passe et nos corps s'emmêlent. Moment de parole où les mots se dévoilent. Les caresses s'imposent tendrement. On ne sait résister à cette nuit qui nous appelle. La parole se libère et libère nos corps. Étouffé par ce qu'il y avait à dire, l'échange est amoureux. Les mots sensibles. Nos corps retrouvent cet équilibre fragile.

9 Décembre

LI Chaque mot qui résonne pourrait être écrit. Tous les verbes que j'entends se conjuguent au présent. Les rêves et espoirs vibrent de toute part. La nostalgie s'oublie et anime cette vie. Cent regards aux passés sans histoire inventée vibrent à cet instant, moment précieux. Sans se soucier d'une époque lointaine, d'hier ou demain. Vivre aujourd'hui une prose qui s'inscrit sur le temps qui s'efface où s'use l'instant propice aux délices des mots. Supplice de se taire sous terre à jamais, seule l'építaphe résiste sur la Pierre.

10 Décembre

LII Nous apposons nos mains pour te sentir, se laisser-aller à te ressentir comme un fluide, une énergie, un mouvement soudain. Tu explores le giron là où nous t'amenons, accompagné par nos soins, par nos mains et la chaleur qui en émane. Tu fais des va-et-vient, je t'imagine flotter. Un flottement s'installe au creux de nos mains quand soudain ta maman verse des larmes. Elle m'émeut, je la vois si heureuse et en joie de partager ce bonheur de te sentir. Nous te ressentons vivement et dans nos cœurs s'installe un sentiment profond. Peu à peu, notre parcours si abstrait devient à tes côtés si concret. Nous avons hâte de te voir, toi, notre bébé.

11 Décembre

LIII Camarades, je vous raconte le dimanche d'un campagnard peureux, car l'histoire vaut le détour. Je quitte mon domicile et mes révisions à 11h30 dans le but d'aller voir « il cielo ». Le spectacle est à 15h, je prévois large. Il me faut 45 mn pour rejoindre la banlieue la plus proche, la gare RER de Nemours. Le train part à 12h30, comme d'habitude le voyage durera 1h10. Je suis à 13h40 à gare de Lyon. Anxieux à l'idée de prendre le métro, j'ai prévu de prendre le Bus ligne 65 jusqu'à gare de l'Est puis ligne 31 jusqu'à l'arrêt Brochant Cardinet. Il me restera dix minutes de marche pour rejoindre les ateliers Berthiers. Arrivé à gare de l'Est, je galère pour trouver l'arrêt de ma correspondance. Vers 14h30, me voici parti en direction du 17eme. Le voyage est long, très long. À l'arrêt Guy Moquet, ma montre indique 15h10. Trop tard, je suis en retard. Énervé, je descends du bus pour prendre le métro, pour me réconcilier avec ce transport sous terrain. Mais je reprends la direction gare de Lyon, je fais demi-tour. Je dois maintenant attendre le prochain RER pour rentrer à Nemours là où ma voiture m'attend. Je ferais 45 mn de voiture pour être enfin de retour chez moi. Je n'ai pas vu cette pièce de théâtre, j'ai perdu le prix de ma place et une journée de révision, mais je me suis réconcilié avec le métro. Béto est parfois le campagnard.

13 Décembre

LIV Cherche le chemin vers l'ailleurs, d'une plume légère, soulage ton cœur. Illumine d'encre le fin fond de ton ventre et écris. Écris le trait d'esprit d'une calligraphie pieuse d'où jaillit cette foi, le plaisir des mots. Écris une tâche sinueuse, silencieuse qui s'étire. Pire une page blanche qui t'impose le silence, écris.

24 Décembre

LV Solitude,, tu m'effaces. Je te poursuis las de retrouver les autres. Solitude, je te subis, arraché à la vie et lourd d'un ressenti. Seul hélas. Solitude tu m'effraies, abandonné au milieu d'une poussière éparse ; je suis cet électron libre, effacé, oublié, effrayé. Solitude je te teste et atteste le bonheur de te retrouver. Isolé sur cet îlot, seul à l'origine de pensées. Solitude, en toi je trouve une sincère vérité. Enseveli sous ces nombreux regards, paroles, jugements et délires sans importance. Seul en apparence.

7 Janvier 2017

LVI Un temps incertain, une humeur stable, un avenir radieux.

11 Février

LVII Lecture à haute voix qui m'évite les tracas de l'orthographe. Lecture à voix haute qui me soulage de correction. Lecture attentive avec laquelle parfois je corrige. Relecture précise soumise aux règles orthographiques. Lecture silencieuse qui laisse traîner quelques fautes. Lecture à plusieurs, à chaque fois efficace. Lecture à voix basse qui constate ponctuations et syntaxe. Rerelecture absurde à la recherche d'une erreur. Terreur de l'orthographe que je connais par cœur. Règles grammaticales à l'exception banale d'un mauvais élève à la dictée pour qui le zéro pointé n'ôte pas l'envie d'écrire.

13 Février

LVIII Triste nuit sans rêve, c'est un sommeil sans trêve, je crève dans le chaos. Là où noires et profondes pensées ou joyeuses humeurs vagabondes ne teintent plus mes nuits. Les cauchemars et les rêves s'oublient. Ce sommeil sans couleur au réveil n'éveille plus mes jours d'un soupçon d'inconscient. Au matin, la page reste blanche, le journal de mes rêves s'ennuie. Je ris, je pleure ; à ne plus m'en souvenir.

14 Février

LIX Les mots se chuchotent et les paroles sur le plateau prennent place. L'élite gravite et s'amuse. Petit apprenant, je scrute et écoute à la recherche d'une jolie phrase. En phase avec cette ambiance d'écriture, je respire et m'inspire de l'atmosphère détendue. Par cet intense processus, nous entendrons demain les chuchotements laisser place aux écrits. La parole donnera vie à la moindre de nos envies. L'espace est enchanté par le bruit des stylos, le claquement des claviers qui sonnent à l'unisson. Les bruits de pas ponctuent nos passages dans l'ancre de l'écrivain. J'entends des rires, des éclats de rire et une belle concentration.

17 Février

LX Un souffle profond, une inspiration intense et les larmes sur l'expire. Des larmes de joie ont adouci cette décharge électrique, ce courant de bonheur qui m'a envahi lorsque je t'ai vu pour la première fois. J'ai passé quelques heures au plus près de ta mère, j'ai tenté de l'accompagner. Elle devait te donner naissance. Nous avons rêvé de toi pendant plusieurs années, espéré ton arrivée durant plusieurs mois. Nous avons imaginé ta présence à chacune des secondes de ces temps. Ta maman a été parfaite, absolument merveilleuse. Grâce à elle, ta naissance a été des plus agréables pour toi. C'est ce que j'imagine en tout cas. Pendant qu'elle et moi nous faisons nos vocalises à l'allure de prières tibétaines, je sais que toi Samuel, tu étais sur le chemin pour nous retrouver. Cela fait un certain moment que nous nous sentons près de toi. Mais ce jour, le 17 février 2017 à 22h23, nous avons vécu ensemble une expérience merveilleuse. Vous avez accompli le plus beau drame de ma vie. Ta mère était le chef d'orchestre et toi l'acteur principal. Quant à moi, j'ai tenté d'être autre chose qu'un simple spectateur. J'ai essayé de me glisser avec vous dans cette folle aventure. Tu es né, nous avons pleuré. Avec ta mère nous nous sommes échangé un regard qui en disait long sur l'amour et la fierté qui t'étaient destinés. Ton corps quelque peu endolori par cet acte courageux, ton premier souffle haletant sur le ventre de ta maman, je te regardais ému, admiratif et déjà empli d'un amour inconditionnel. Ce fût une soirée des plus poétiques, bien loin de la poésie que je m'amuse à écrire. Vous avez écrit dans mon cœur une histoire intense, vraie, hypersensible et poétique. J'aimerais pouvoir te l'écrire.

11 Mars

LXI Elles rodent les tristes paroles, les sinistres pensées, les lugubres idées. Elles s'immiscent dans les villes, les villages, les familles. Elles deviennent anodines, banales et quotidiennes. La mémoire est en panne, l'avenir incertain et le présent houleux. La haine se propage et use les rêveurs. Leur projet est notre pire cauchemar. Bavards, ils multiplient les feux. Les flammes qui embrasaient les débats brûlent aujourd'hui sous silence. Les utopies, les projets joyeux, les rêves solidaires. Soliste face à la symphonie du diable, solitaire sous une masse folle, libertaire en lutte contre un fascisme qui s'installe là où les tabous font taire le frère. La tête haute, il faudrait crier ces mots d'espoirs, se souvenir de la liberté qui n'est pas un mot dérisoire. C'est ce but authentique et essentiel à chacun. Également la lutte, camarade, pour faire que la fraternité devienne solidaire.

13 Mars

LXII De tes mouvements incontrôlés, de tes sourires sans adresse, de ta respiration profonde, j'espère me souvenir. Il y a ce que les photographies me rappelleront, il y a ce que ta maman me dira et j'aimerai qu'il y ait des mots sur chacun de tes instants. J'aimerai pouvoir écrire chaque souffle que tu nous offres. De jour en jour, depuis un mois, tes yeux s'entrouvrent et tu nous regardes. Tu parles avec tes yeux ! Je t'écoute avec attention, j'écoute ta respiration. Celle de ton endormissement est magique comme tes multiples bruits qui sont autant de merveilleux que d'instants inquiétants. C'est fou, c'est toi qui nous rassures d'un sourire, d'un souffle, d'un regard. Tu es déjà bien présent !

Reportage sur le Phylactère de Monique Aouate

Une pièce, une armoire, une boîte...

Une pièce.

Ce n'est pas n'importe quelle pièce.
C'est la pièce de prière de son vrai faux papa.

Dans laquelle se trouve une armoire.

Ce n'est pas une armoire au hasard.
C'est l'armoire du papa d'Abraham, Monique et Eli.

Dans cette armoire il y a une boîte.

Ce n'est pas la première des boîtes.
C'est une boîte de ce qu'il y a de plus précieux.

Une pièce, une armoire, une boîte qui recèle un trésor.

Ce trésor n'est pas un vulgaire magot.
C'est le fameux phylactère du papa juif de Monique.

Pas n'importe quel père juif !

Il est un papa juif marié à une maman chrétienne.

Ce n'est pas une chrétienne habituelle.

C'est une chrétienne qui prétexte le marché pour se rendre à la messe du dimanche matin.

Un marché comme tout autre, duquel on revient chargé de fruits, légumes et poulets...

Un marché singulier, d'où la vraie fausse maman revient allégée de ses pêchés et le ventre
lourd de l'ostie au vin de messe.

Et c'est pendant que son père s'allège lui aussi la conscience grâce à son phylactère précieux
que Monique se demande ce qui la relie à la Terre.

Pour sa mère c'est le marché, pour son père c'est le phylactère...

Et pour elle ?

Tel un abécédaire éphémère de nos vies

C'est un temps hors du temps, justement
Un temps de partage et de découverte
Qui ne mène qu'à la perte de nos présupposés

C'est l'histoire d'une semaine qui entame l'ouverture d'une année

Nous y parlons de courage, peur ou créativité
Nourris d'échanges sincères
Nous oublions nos doutes, craintes ou complexités

C'est un retour en RER joyeux
Depuis ce matin j'ai gardé dans ma poche, côté cœur
Vos billets, vos poulets
Mon respect.

Phylactériennes et Phylactériens
Avec qui l'on danse, pense
S'exerce, déstresse
Avec qui l'on dit, vit, crie, rit

Vingt-six sincérités d'esthètes
Tel un abécédaire éphémère de nos vies.

Rue de l'arbalète

À sentir ce vent frais, j'en oublie la machine
Je n'entends plus les voitures, sirènes et autres sons de Paris.
Bercé par ce souffle, un concert improvisé résonne au loin.
J'entends la voix des pièces qui sonne dans la valise des musiciens.
Ils baragouinent dans un anglais que je ne comprends pas.
Des notes de musique accompagnent le chant.

C'est une pause qui me berce dans cette envie d'écrire.
La magie du coin de la rue de l'arbalète...

Je sors ma palette de mots pour en faire un dessin.
Je cherche une couleur pour cette musique de rue.
Un jazz, un blues, ou quelque chose comme ça.

Le silence s'installe, un silence fragile
teinté de l'écho des murmures, tasses à cafés et croissants qui croustillent.

Sur le fil

Dans une bourgade non loin de Paris, mais assez éloignée tout de même de la capitale pour que l'on appelle leur univers le monde rural ; dans cette campagne paisible, deux enfants ont envie de déclamer sur scène le fameux poème d'Eluard. Le temps de deux soirées, elles veulent être prêtes à dire, à réciter, à chanter ce doux mot : Liberté.

La veille de la première, au détour d'un cirque, elles rencontrent un acrobate. Épatées, elles le regardent monter sur un mat. De ce mât, il est sensé se jeter dans le vide ou plutôt sur un fil. Elles assistent au numéro du funambule et sont déçues. Le circassien ne s'est finalement pas lancé à marcher sur le fil et est redescendu assez rapidement du poteau pour venir s'asseoir à côté d'elles en compagnie du public.

Les deux petites filles réclament au funambule une explication. Il leur répond qu'il vient de prendre, de s'octroyer sa liberté. Il continue en confiant à ces enfants qu'il a maintenant peur du vide même si plus jeune il était aussi habile qu'un chat. Ce n'est plus un chaton, il est devenu un vieux matou et préfère grandement la poésie à la poésie du vide.

Ses mots ne sont pas vides de sens pour les deux petites filles. En écoutant le poète, les deux enfants se sentent pousser des ailes et lui racontent à leur tour la représentation si proche, celle du lendemain. Cela parle de poésie, de liberté et d'un certain Paul Eluard. L'évocation de ce poète conforte le funambule dans son tout dernier choix. Il est heureux d'avoir affirmé sa liberté en refusant ce soir de se jeter sur un fil qu'il connaît pourtant si bien. Des larmes coulent sur les joues de l'artiste. Les mots de ces enfants font écho aux derniers moments de sa vie, aux dernières semaines de notre humanité. Ce qui empêche l'acrobate d'agir c'est la perte de l'un de ses proches dans un effroyable attentat. Il n'a pas perdu son frère, sa mère, son père ou l'un de ses enfants. Il n'a pas perdu sa femme dans cet innommable drame. Il explique aux enfants qu'il y a perdu sa foi, son dieu, sa plus intime conviction.

Et d'une voix unique les deux enfants lui rétorquent : « Parfois, on doute nous aussi ! ».

Songeur, il promet aux deux petites filles de venir les voir jouer le lendemain.

Le vendredi soir, la bombe éclate, laissant tomber en mille et un morceaux la chair du mot Liberté. La fusillade contre nos valeurs partagées laisse tomber en lambeaux le corps meurtri de ce monde approximativement libre. Les spectateurs désespérés de cette représentation endiablée ne s'attendaient à croiser le diable à la terrasse d'à côté.

Parmi les décombres de cette funeste infamie, les deux petites filles se réveillent, se révèlent. Elles commencent à écrire le nom de Liberté sur les ruines de ce malheureux spectacle. Les deux enfants tels des funambules sur le fil d'une époque avancent pas à pas vers l'avenir en récitant ces quelques vers fameux de Paul Eluard. Elles interrogent les morts et blessés d'une sordide époque, le temps de leur enfance est celui de nos souffrances. Sur ce fil, sans doute aucun, elles avancent confiantes vers un monde que nous-mêmes ne connaissons pas. Leur ignorance enfantine souligne l'importance de se souvenir. Le funambule est à son tour dans le public, il pleure, mais ne doute plus. Il est heureux, car malgré nos drames, notre peine immense ; la jeunesse a toujours cette étincelle créatrice. Libérer de ses larmes le temps de cette soirée, il reprend le chemin vers son cirque en se remémorant ses premiers pas. Ses premiers pas sur le fil.

La fugue

Glacé par cette neige fondue, voilà trois heures que je marche tout trempé par cette bouillasse qui tombe du ciel. Il y a deux semaines, j'ai été admis à la clinique du Soleil après décision de mon médecin de famille. En d'autres termes, docteur Hubert a jugé bon de me placer à l'asile. Jusqu'à ce matin je ne comprenais pas vraiment ce qui avait motivé cette décision. Mais à l'aube, bien avant le petit déjeuner, quelqu'un a frappé à la porte de ma chambre. C'était cette vieille dame que j'ai surnommée la muette dès mon arrivée. Elle n'a cessé de me surveiller depuis mon admission. Chacun de mes instants dans cet asile ont été épiés par la muette. Elle tournait autour de moi sans jamais ne dire un mot, sans jamais croiser mon regard. Elle voulait être le plus discrète possible, mais dès le début j'ai remarqué son manège. C'était angoissant, oppressant et très perturbant. Alors quand ce matin j'ai entendu « puis-je entrer ? » après trois coups secs contre ma porte, je ne m'imaginai pas que c'était la muette. Et encore moins qu'elle allait m'éclairer sur ma triste situation.

Au début j'ai eu peur puis je l'ai écouté. Elle m'a appris la raison de mon internement. Ce n'est pas de la faute du docteur Hubert, c'est ma femme qui est responsable ! La muette est en fait l'ancienne femme de chambre de mon épouse. Oh bien sûr je suis au courant du premier mariage de ma femme, j'imagine donc qu'elle a eu des domestiques. Mais ce que m'a appris la muette est terrible. Elle m'a raconté son arrivée à la clinique du Soleil. Elle n'y est pas arrivée seule, elle était accompagnée de l'ancien époux de ma femme. Le pauvre est mort à l'asile ! Je ne m'imagine pas subir le même sort, c'est pourquoi je marche depuis des heures sous cette neige humide. Il m'est impossible d'accepter d'être oublié et mourir à l'asile à cause de l'avarice de ma femme. D'après la muette, mon épouse m'a fait interner pour liquider quelques dettes que j'ai contractées. Effectivement, si elle me liquide et me condamne à l'oubli, mes dettes seront elles aussi oubliées.

Je rumine cette histoire depuis au moins quatre heures et me voici enfin arrivé devant le portail de mon domaine. J'aperçois la lumière à l'intérieur de la maison. Il faut que je rentre discrètement chez moi. Il faut que je m'introduise comme le meilleur des voleurs. Je décide de passer par-derrière, là où la clôture est un peu abîmée. C'est un sanglier qui un jour de chasse à court avait enfoncé cette partie de grillage. Je glisse sans un bruit en dessous. Seul le son des gravillons sous mon corps lourd pourrait me trahir. Je reste vigilant. Il me faut maintenant m'introduire dans la maison, mais je ne sais pas comment faire. Je commence à élaborer un plan qui me permettrait d'atteindre la fenêtre de toit qui reste très souvent ouverte. Cela consisterait à me servir de la gouttière du côté de la cuisine pour pouvoir grimper au balcon. Une fois à cet étage, je pourrais me servir du treillis de la vigne vierge pour accéder au toit. Je réfléchis quelques minutes à ce plan. Je suis glacé, j'ai hâte d'être au chaud. Mais préfère entrer dans ma maison en y accédant par la chaufferie. Je me dirige alors vers cette partie du bâtiment puis suis obligé de m'immobiliser, car le chien du voisin aboie. Je risque de me faire repérer. Je me cache, je reste dans ma tanière en priant pour que le voisin rentre son chien. J'aperçois la voiture du docteur Hubert. Je reste donc caché. Je le regarde se diriger vers l'entrée, c'est Claude qui lui ouvre la porte. Je suis impatient d'être au chaud, d'autant plus que la présence du docteur me permettra peut-être de confondre ma femme. J'attends un temps et reprends mon chemin. La porte de la chaufferie est difficile à ouvrir, mais en insistant un peu, je suis en fin au chaud. Pourquoi ne pas passer la nuit près

de la chaudière ? Une bonne nuit de sommeil me permettra certainement d'y voir plus clair. Je m'allonge à côté du tas de charbon et respire sans le vouloir les gaz toxiques que rejette la chaudière. Je ne peux pas rester ici, je risquerai d'y mourir étouffé. J'ai échappé à l'asile, me voici chez moi, je dois y rentrer en maître.

Je m'infiltrerai par le passage étroit qui mène à l'arrière-cuisine. Je suis mouillé, trempé et maintenant noir de suie. J'entends la voix de ma femme qui gronde. Elle fait plus de bruits que le fond sonore de la chaudière qui ronronne. Tout en restant discret et le plus vigilant possible, je décide de regarder par le trou de la serrure. J'y vois directement la porte du bureau au fond du couloir, car la porte de la cuisine est grande ouverte. Claude et Germaine, mes domestiques, font la même chose que moi. Je les vois par le trou de ma serrure, ils regardent par le trou de serrure de la porte de mon bureau. Ils font de drôles de têtes, des têtes d'enterrement ! J'essaie de me concentrer pour entendre la voix que je devine en réponse aux hurlements de ma femme. C'est une voix d'homme, je suppose que c'est celle du docteur Hubert. Comme j'aimerais être à la place de Claude et Germaine pour en savoir plus. Mais comment vais-je faire pour me renseigner ? Je dois me réhabiliter et ce n'est pas mon épouse qui va m'y aider. Je décide de miser sur la confiance du docteur. L'idée est maintenant d'aller me cacher dans le coffre de son automobile. Je dois refaire le chemin à l'envers. Passer par l'étroit passage qui mène à la chaufferie, marcher sans un bruit jusqu'au grillage, me glisser sous celui-ci puis faire le tour de ma propriété jusqu'à la voiture du docteur que j'ai vu garé devant le portail.

Faudrait-il encore que le coffre soit resté ouvert. Je préfère me replier sur la solution d'une nuit au chaud à côté de la chaudière et faire face aux gaz. Pour m'en prémunir, j'utilise mon haut de pyjama souillé par le gras du charbon comme d'une écharpe qui couvre ma bouche et mon nez. Je m'imagine qu'il filtrera un peu la fumée.

Le lendemain je me réveille noir de suie, les habits encore humides, dans une cellule capitonnée, immaculée et sordide, sous le regard de la muette en costume d'infirmière.

À mi-chemin

Gabriel et Léa se connaissent depuis qu'ils ont seize ans. Cela fait trois ans qu'ils espèrent avoir un enfant ensemble. Ils connaissent bien les questions de cycle, de température et de Lune. Tout le monde leur dit d'être patient, qu'il n'y a aucune raison pour que ce bonheur ne leur arrive pas à eux aussi. Mais ils doutent de plus en plus. À la veille de ses trente ans, Léa décide de rediscuter avec Gabriel de leur désir d'enfant. D'après sa famille c'est psychologique, ce qui la fait sourire. Elle veut faire des examens médicaux pour comprendre ce qui ne fonctionne pas. Elle doit convaincre Gabriel, car il est retissant à l'idée de se retrouver seul dans une cabine de laboratoire médical pour faire le recueil nécessaire aux analyses. Pour le convaincre, elle lui décrit ce qu'elle va devoir subir. Pour Gabriel ce n'est qu'une question d'ego mal placé, pour elle cela va être beaucoup plus physique. Son corps va être atteint intimement, examiné. Gabriel finit par accepter et ravale son ego face à la détermination et au courage de sa compagne. Ils passent leur série d'examens puis attendent. Encore une fois, ils patientent. L'annonce des résultats est un coup de massue pour Gabriel. Ce sont ses spermatozoïdes qui semblent être la cause. Ils sont légèrement fainéants, incompetents. La bonne nouvelle c'est que la science va pouvoir les aider. C'est une nouvelle qui réjouit Léa. Après des années de vie commune, une nouvelle aventure commence. Léa serre des dents et offre son corps à la science. Il lui faut subir un lourd traitement après avoir déjà passé tant d'examens. Gabriel mesure alors la bêtise de son ego masculin. Dorénavant, il va de l'avant et accompagne sa douce du mieux qu'il peut.

Après quelques mois, le moment de la première tentative arrive. Léa est au bloc, elle appréhende et pense à son compagnon. En même temps, Gabriel attend au sous-sol de l'hôpital. Grâce à la science, une fécondation est possible. Il leur faut revenir dans quelques jours pour le transfert de cet embryon. Rien est sûr, encore une fois le couple s'arme de patience. Trois jours plus tard, le téléphone sonne. Ils sont attendus au plus vite pour le transfert. Avec pièces d'identité et billets doux. Le premier mois de grossesse se passe bien. Tout est possible, mais il n'y a rien de certain. La première échographie est avancée dans un tel cas. Ils ont la confirmation. Léa est enceinte, ils attendent un bébé. Un immense bonheur nourrit le couple. Ils ont l'impression d'arriver au bout d'un parcours et de commencer un chemin vers une famille tant attendue. C'est une joie de courte durée. Léa est prise de maux de ventre. Ils doivent se résigner. Le sang coule, les larmes aussi. Léa et Gabriel traversent alors des moments douloureux. Après ce bonheur aigu, cette joie fugace, un ton grave s'installe entre eux. Ce malaise paraît durable... Encore une fois c'est Léa qui va vers Gabriel, elle veut réitérer l'expérience. Il s'inquiète pour elle, il sait maintenant ce qu'une seconde tentative signifie pour Léa. Elle fait souvent le même cauchemar, elle se rêve enceinte en compagnie d'enfants. Elle s'amuse avec l'un d'entre eux qu'il lui fait remarquer que son ventre gonfle. Alors elle voit son ventre s'arrondir jusqu'à exploser. Elle se réveille en pleur, en sueur et Gabriel la prend dans ses bras pour la réconforter. Mais peu importe les cauchemars, les piqûres, elle veut recommencer. Elle veut être mère, au moins une fois. Parfois Gabriel évoque l'adoption, mais il se rend compte que priver Léa de cet état de grossesse c'est comme la priver de l'un de ses sens. Elle rêve d'être enceinte, de pouvoir donner la vie, à tout prix.

Alors ils réitèrent, traitements, bloc, cabine, patience. Cette fois ça ne fonctionne pas. Au moins il n'y a pas de faux espoirs, pas de joie immense, pas de déception tragique. C'est

une déception certes, mais ils font face. Le couple s'imagine partir, faire le tour de monde. Ils pensent à une vie sans enfant. Ils profitent de ce temps de réflexion pour se marier. Ces épreuves les ont liés, encore plus, toujours plus. Ils s'octroient le plaisir d'une fête de mariage, d'un bonheur retrouver. Le temps de reprendre courage. Leurs proches n'osent plus évoquer avec eux leur envie d'enfant. Léa et Gabriel restent discrets, ils sont si fragiles.

Une autre année passe et Gabriel n'attend qu'une seule chose. Il attend que sa femme aborde la question d'un troisième essai. Léa est fin prête, motivée, courageuse comme toujours, elle accueille le désir de son homme. Ses larmes de désespoir ont en apparence disparu. Alors ils recommencent, traitements, bloc, cabine, patience. Pour ce troisième essai, les amoureux décident d'être prudents. Ils ne se réjouiront qu'en temps voulu. Au bout de trois mois seulement, quand ils pourront en parler. Au bout d'un mois, le résultat est positif. La première échographie se passe bien, les souvenirs sont difficiles, mais le présent joyeux. Ils s'aiment, rêvent ensemble, mais taisent leur beau secret. C'est une période d'anxiété qui commence pour le couple. Heureusement, ils se parlent beaucoup. Gabriel ne confie pas toutes ses craintes à Léa, il écoute sa femme attentivement. De jour en jour, ils apprécient la bonne la nouvelle. Ils y croient à peine. Ça commence à se concrétiser, ce rêve d'enfant, au bout de 5 ans. Ils découvrent que leur parcours si long, si fatigant, si éprouvant est en réalité le commencement d'une merveilleuse histoire. Le délai de trois mois est enfin passé. Certains de leurs proches s'en doutent, mais ils veulent marquer le coup. Prendre le temps d'annoncer cette bonne nouvelle, l'arrivée de leur bébé. La grossesse continue, un peu moins sereine que pour d'autres parents, mais ils sont heureux. Ils ont en tête que ce qu'il leur arrive relève un peu du miracle. Gabriel admire sa femme, son ventre qui s'arrondit. Il pense à son courage. Léa pense évidemment à leur bébé. Elle l'attend patiemment. Elle a déjà oublié son tumultueux parcours.

Au cinquième mois, le bébé commence à bouger. Un soir Léa le sent à nouveau et demande à Gabriel de s'approcher pour le sentir. Elle veut partager cette expérience joyeuse avec son mari. Gabriel est ému, il a envie d'écrire. Il y a quelques années il écrivait des poèmes à sa future femme. Puis cette longue attente a peu à peu endormi sa plume. Mais son émotion est si forte qu'il ne trouve pas le sommeil et rejoint la page blanche. Il quitte Léa qui s'est endormie. Elle dort paisiblement maintenant. Il passe un agréable moment avec son fils à travers l'écriture, grâce à sa femme. Il termine son poème dans la nuit puis va rejoindre son épouse pour dormir. Dans la nuit, Léa se réveille pour aller grignoter un morceau de chocolat et trouve sur la table le texte. Elle le lit à voix basse :

Ma main contre sa peau je te sens, je t'espère.
Te toucher, t'effleurer comme je le peux,
M'émeut de la plus simple des manières.
Je t'ai tellement rêvé, je t'attends impatient.
L'oreille contre son ventre,
Je tente de percevoir une réponse de ta part.
Ma bouche au-dessus de son nombril,
Je te murmure des « je t'aime ».
J'aime cette idée,
Toi aussi tu peux m'entendre.
Je me persuade que nos mondes bien distincts ne sont pas si lointains.
Elle te porte, te chéris, t'emmènes jusqu'à notre rencontre.

Je l'ai rencontré, il y a quelques années de toi.
Et nous en sommes ici, avec toi.
Je lui murmure à elle aussi des « je t'aime ».
Tu sais , elle prend grand soin de toi.
À l'écoute constante du moindre de tes gestes,
Elle m'alerte d'une rencontre possible.
Encore quelques mois et nous allons nous rencontrer.
Former un tout, une famille.
Si tu savais comme je t'aime. « Mon copain, mon poto ».
Peau à peau, nous rêvons ensemble, elle et moi.
Je la regarde et t'observe.
Je t'écoute et l'entends.
Vous êtes mon présent,
Le cadeau d'un joyeux avenir.
Tu es à mi-chemin de ton premier voyage.
Un bel et beau parcours mon amour.
Sur ce chemin, tu m'entendras quelques fois
Souviens-toi de ma voix,
C'est celle du réconfort.

Léa est toute émue, une larme de bonheur coule sur sa joie droite. Elle s'en va rejoindre le père de son enfant dans leur lit. Elle enlace Gabriel et l'embrasse tendrement. Il sort un court instant de son sommeil et regarde Léa. Ils se sourient puis s'endorment tous les deux, tous les trois...

Scène de dénouement 1

Dans le cabinet d'un psychiatre

Le psy : Félicitation Robert, cela fait 3 mois que vous êtes parmi nous et j'ai de bons échos de la part des soignants.

Rob : Merci

Le psy : Je me joins à l'équipe pour vous formuler nos encouragements. Ces trois premiers mois d'abstinence sont pour vous le début d'une nouvelle vie.

Rob : J'sais pas

Le psy : Faites-vous confiance ! Vous n'avez encore jamais eu la chance de vivre libéré de cette contrainte. Vous avez jusqu'ici construit votre vie autour de votre addiction. Il est temps pour vous d'inventer une suite, de construire. Gardez confiance, vous êtes encore jeune ! La vie devant vous.

Rob : Si vous saviez

Le psy : Je vous écoute

Rob : Ces trois derniers mois dans votre clinique m'ont fait le plus grand bien. Ah ça oui ça a été une épreuve. J'ai dû apprendre à faire autrement.

Le psy : Aujourd'hui Robert, ne pensez-vous pas que votre sœur a fait le bon choix en signant votre bon d'hospitalisation ?

Rob : Je m'en rendrai sûrement compte à la fin du séjour. Pour l'instant c'est un peu difficile

Le psy : Justement Rob, vous sentez-vous prêt à rentrer chez vous ?

Rob : Aujourd'hui ?

Le psy : Exactement, le délai légal touche aujourd'hui à sa fin.

Rob : J'étais sur le bon chemin, c'est dommage.

Le psy : Je vous conseille de faire du tri autour de vous, un environnement sain est essentiel ! Voyez ce que vous avez pu accomplir ici ces derniers mois.

Rob : J'sais pas si mon entourage y est pour grand chose, à part François.

Le psy : Continuez votre chemin Robert, vous êtes sur la bonne route. *(Il regarde sa montre)* On va s'arrêter là. Juste le temps pour vous de récupérer vos affaires, une ambulance vous attend. Bon retour rob !

Rob : Vous remercieriez François, il est sympa François.

Il se lève et se dirige vers la sortie du bureau du psy. Sur le seuil de la porte, il sort une flasque et

boit une gorgée. Il sort. Reste le psy derrière son bureau, il sort un verre et une bouteille de whisky.

Scène de dénouement 2

Un monstre face au peuple.

Le peuple est composé de huit femmes dont deux portent un voile sur les cheveux, de deux enfants noirs et de huit hommes dont deux portent une kippa sur la tête.

Le peuple : Présidente. ! Présidente... ! Présidente... ! Présidente... ! Présidente... !

Le monstre : chers compatriotes.

Le peuple pousse des cris, il y a des applaudissements.

Le peuple : On est chez nous ! On est chez nous ! On est chez nous !

Le monstre : Chers Français.

Le peuple : La France aux Français ! La France aux Français !

Le monstre sort une arme et tire sur le peuple.

Le reste du peuple regarde une femme voilée tomber devant lui.

Le monstre : Je ne saurai tolérer l'intolérable.

Le reste du peuple piétine cette femme voilée.

Le peuple piétinant: Amen ! Amen ! Amen !

Le monstre tire une nouvelle fois sur le peuple. Un enfant noir s'effondre hors du chœur.

Le monstre : Non aux sans-papiers !

Un homme blanc sort du chœur : C'était mon fils !

Le reste du peuple l'expulse et piétine l'enfant et son père.

Le peuple piétinant: Bâtard ! Traître !

Le monstre c rit comme une ogresse et tire encore sur la foule.

Une kippa vole au-dessus du peuple. Un jeune homme s'effondre.

Le reste du peuple le piétine.

Le peuple piétinant: C'est toujours les mêmes ! Toujours les mêmes

Le monstre : Revenons à nos valeurs.

Le monstre tire sur le reste du peuple en hurlant.

Le monstre : Non à l'IVG !

Une femme s'effondre, le reste du peuple la piétine.

Le peuple piétinant : Assassin ! Assassin ! Assassin !

Le monstre : Et vous là, vivez sans droits !

Deux hommes tombent au sol.

Le reste du peuple les piétine, mais il y a deux femmes qui restent à l'écart.

Le peuple piétinant : Votre mariage est caduc !!

Le couple de femmes : Solidarité ! Nous sommes solidaires.

Le monstre abat aussi ces deux femmes, le peuple les piétine.

Silence. Long silence.

On entend le peuple qui murmure, qui se questionne.

Le monstre hurle : non à l'Europe...Non à l'Europe... Non à l'Europe. Je veux des frontières. veux des frontières. des frontières. frontières.

Ce qu'il reste du peuple chantonne « Le chant des partisans ». Ça commence par un murmure puis la voix du peuple se fait entendre de plus en plus fort.

Le monstre tire plusieurs fois sur le reste du peuple. Le peuple s'effrite, les gens tombent un à un.

D'abord une femme voilée puis un enfant noir et son père, un jeune homme avec une kippa sur la tête, une autre femme, un couple d'hommes et un couple de femmes.

Le monstre retourne l'arme contre lui puis hurle.

Silence

La monstre : J'ai appris que nos chiffres sont arabes, que nos ancêtres étaient africains, que Jésus était un Juif sans papier...

Elle se suicide.

Je voulais oublier

La 4L verte de mes 18 ans est enfin rénovée. J'ai passé tant d'heures à travailler sur ce souvenir pour lui donner une nouvelle jeunesse qu'il est temps pour moi d'assumer ma promesse. Je me suis juré au début des travaux que si j' arrivais à remettre en circulation ma 4L, j'irais voir la maison de mon enfance. Cela fait 5 ans que je n'y suis pas retournée dans la maison communautaire. J'ai quitté la maison des utopies au décès de mes parents. J'ai abandonné les lieux, les amis et les souvenirs un soir d'été. Je suis partie de Normandie, juste après l'enterrement de papa et maman. Leur décès a été si brutal que mon départ l'a été tout autant.

Me voici parti au Nord, au Nord de ma vie, là où dorment mes souvenirs. J'emmène avec moi la mandoline de papa, j'aimerais beaucoup retrouver le luthier qui lui avait fabriqué. Nous lui avons offert pour ses 50 ans. Peut-être me prendra-t-il l'envie d'en jouer ? J'ai aussi pris avec moi son livre fétiche, c'est un recueil de poèmes : « Les poètes du chat noir ». Il avait le projet d'en faire un spectacle musical. Malheureusement le destin ne lui a pas laissé le temps d'offrir ses talents de musiciens à ce recueil. J'ai aussi décidé d'emmener la tirelire poule que m'a donné le voisin potier lorsque l'on a enterré mes parents. Le potier m'avait dit de la casser uniquement le jour où je trouverai le courage de revenir au village du bonheur. J'ai attendu 5 ans, j'ai conservé la poule verte tout ce temps et me voici parti.

Encore quelques heures et je reverrai la maison. Je me demande si elle est toujours habitée , si c'est toujours une maison communautaire ? J'ai rendez-vous là bas avec une amie d'enfance. Elisabeth m'attend sur la place du village, elle a fait le voyage en train. Je suis beaucoup trop chargée dans la 4L pour prendre un covoiturage. Je suis chargé de souvenirs et le voyage n'est plus très long.

Je passe d'abord par le cimetière, j'ai décidé d'aller me recueillir sur la tombe oubliée de mes parents. À ma grande surprise, leur tombe est très fleurie ! Il y a encore des personnes qui pensent à eux. Certainement des amis, car nous n'avions que très peu de famille. Je parle à mes parents, et leur murmure mes excuses. Je ne pouvais pas faire ce pèlerinage avant. Accroupi près de la tombe, je repense au potier et à l' enterrement. J'ai en tête depuis le début du voyage de casser aujourd'hui la tirelire, car cela fait 5 ans que j'attends de découvrir ce que le voisin a caché dedans. Des souvenirs enterrés eux aussi dans cette argile cuite. Je découvre un caillou sur la tombe, il semble être ici depuis toujours, depuis cette journée d'été où j'ai enterré mes parents. Nous n'étions pas nombreux à ces funérailles, mais je peine à me remémorer ces gens. Je cogne ce caillou de toujours, ce caillou vieux de 5 ans contre la poule verte. La tirelire se brise en mille morceaux d'argile verte. La poule n'est plus, l'œuf est cassé. Je découvre avec grand plaisir son contenu. Je reconnais immédiatement l'alliance de papa. Je pensais qu'il était enterré avec. Voici un souvenir que je ramènerai à Paris. Un souvenir qui ne m'a jamais quitté, mais dont j'ignorais pourtant l'existence. À côté de cette alliance, je crois reconnaître la chevalière de grand-père. Accompagnée elle aussi d'une autre bague dont je ne me souviens pas l'origine. Elle ressemble pourtant à toutes ces bagues fantaisie que maman aimait collectionner. Je cherche, mais je n'arrive pas à coller un souvenir précis à ce bijou.

Le souvenir majeur que je lui adosse, c'est l' impérissable douceur de maman. Je me souviens de sa naïveté. Même enfant, je rêvais moins qu'elle sur la bonté des hommes.

Une voix m'appelle au loin. Je ne suis pas certain, mais c'est pourtant mon prénom que j'entends résonner dans le cimetière brumeux. Au milieu de ces gouttes, un clown m'appelle. Ce n'est pas n'importe quel clown, c'est Élisabeth mon amie d'enfance. Elle porte sur son nez un superbe nez de clown en cuir. C'est un souvenir plus proche celui-ci. Élisabeth et moi avons un duo de clown bien rodé à notre arrivée à Paris. C'est avec elle que j'ai découvert la capitale. Et le clown aussi.

Et la voici éclatant de rire à se réjouir que j'aie enfin franchi le pas. Depuis le temps que je lui parle de ce voyage, c'est assez incroyable que nous ne nous retrouvions ici qu'aujourd'hui. Ce doit être le temps du deuil, de la réflexion.

Elle me propose de laisser la 4L au cimetière et d'aller à pied jusqu'à la maison communautaire. Elle me prévient d'une bonne et d'une mauvaise nouvelle.

Devant la maison, je comprends la mauvaise nouvelle, l'habitation de nos utopies est en ruine, abandonnée, délabrée et inhabitée. Et c'est d'après elle une bonne nouvelle aussi. J'aurais tant aimé découvrir de la vie dans cette maison, 5 ans plus tard. Avec le même esprit de communauté. Mais l'époque a changé. Et c'est le moment pour moi de faire un sacré bon en arrière.

Nous forçons la porte des rêves avec un morceau de bois flotté. Il nous indique la direction à suivre ce bâton. Il est dressé, droit, debout, à la verticale. Je prie alors pour que le grenier nous réserve de belles surprises. Dans l'escalier, je tombe sur un collier abandonné là, sur une marche. Bien sûr, je le mets de côté, car je suis une grande collectionneuse d'objets apparemment inutiles. J'ouvre la porte du grenier et il est malheureusement vide. Mais Élisabeth aperçoit une pile sous un amas de poussière à côté d'une maquette de bateau. Très surpris, je me rends compte que c'est mon cahier en cuir. C'était une sorte de carnet intime dans lequel j'ai écrit toutes mes joies et mes peines de 10 à 18 ans. Je ne suis pas pressée de le rouvrir. Cela attendra peut-être un autre voyage. En dessous du livre, il y a une boîte en fer toute poussiéreuse, je l'ouvre et fonds en larme. À l'intérieur il y a un test de grossesse qui me met au diapason. Je n'aurai peut-être pas dû revenir ici, j'aurai dû vendre ma 4L verte. Ne pas refaire cette route. Je suis stupide. Tu devrais lire mon cahier. J'aurai dû t'en parler Élisabeth !

Oratorio

Dans une chambre d'hôpital, la chambre d'une maternité.

Elle : Nous apposons nos mains pour te sentir
Se laisser-aller à te ressentir
Comme un fluide, une énergie
puis un mouvement soudain
Tu explores mon giron là où je t'emmène
Accompagné par mes mains, je la sens ta chaleur qui émane
Un va-et-vient, je t'imagines flotter...
Quand ton père a versé ses premières larmes, il m'a ému, je le vois si heureux
Nous partageons ce moment de joie, avec toi
Notre route abstraite se concrétise grâce à toi

Lui : Ma main contre sa peau, je te sens, je t'espère
Te toucher, t'effleurer m'émeut de la plus simple des manières
Je t'ai tellement rêvé, nous t'attendons impatiemment
L'oreille contre son ventre, je tente de percevoir une réponse de ta part
Ma bouche au-dessus de son nombril, je te murmure des « je t'aime »
J'aime cette idée que toi aussi tu peux m'entendre
Je me persuade que nos mondes si distincts ne sont pas si lointains
Elle te porte, te chérit et t'emmène jusqu'à notre rencontre
Je l'ai rencontré il y a quelques années de toi
Et nous en sommes là, avec toi
Je lui murmure à elle aussi des « je t'aime »
Tu sais ? Elle prend grand soin de toi
À l'écoute constante du moindre de tes gestes, elle m'alerte d'une possible rencontre
Encore quelques heures et nous allons nous rencontrer
Former un tout, une famille
Peau à peau, nous rêvons ensemble elle et moi
Je la regarde et t'observe
Je t'écoute et l'entends
Vous êtes mon présent, le cadeau d'un joyeux avenir.

Elle : Tu leur as dit ? Tu dois leur dire ! Leur maison a brûlé par ta faute...

Lui : Calme-toi ! C'est un accident ! Je ne voulais pas mettre le feu.

Elle : Tu l'as provoqué cet incendie. Je ne peux pas garder ça pour moi, si tu ne leur dis pas c'est moi qui vais leur dire..

Lui : T'énerve pas ! Pas dans ton état, pas ici.

Une voix : Je suis bien dans ton ventre maman, mais je m'impatiente aussi. J'entends vos éclats de rire et j'imagine vos larmes. Je t'en supplie, aie confiance. Je suis prêt, je me prépare.

Elle : Touches là, de ce côté, tu le sens ?

Lui : S'il a le hoquet, c'est qu'il se prépare à la respiration. On doit faire confiance, lui faire confiance, nous faire confiance, avoir confiance. Fais-moi confiance !

Elle : Je te jure, appelle-les et explique-leur..Ils comprendront.

Lui : T'es folle ! Ils ont tout perdu. J'ai mis le feu chez eux !

Une voix : Je t'entends papa ! Ta voix grave raisonne davantage. Je sais que tu as hâte. Et bien moi aussi, mais il n'est pas encore temps. J'ai peur de quitter le giron maternel.

Elle : Il fait à peine trois kilos et il a des cheveux.

Lui : Vous êtes grave avec cette histoire de cheveux.
On attend l'accouchement et je leur parlerai ensuite.

Une voix : Papa, Maman, nous sommes passés à deux doigts de la catastrophe. Mais tu as bien réagi maman. Je me demande quelle tête tu as ? C'est drôle, je t'imagine avec des cheveux. Je suis bien ici, je flotte la tête en bas. À chacun de tes mouvements, mon corps entier bouge. Je suis curieux à l'idée de vous rencontrer. Je me sens prêt, je me prépare. Es-tu prête Maman ? Je vais quitter ton ventre pour l'ailleurs... Jusqu'ici je ne connais que toi. Parfois la voix de papa me berce. Je sens vos mains sur ton ventre. Je suis curieux. J'ai hâte.

Elle : Bientôt neuf mois, neuf mois que je te parle, que je te porte. Nous sommes ensemble, liés. Je suis impatiente, mais je veux aussi profiter de ces derniers moments avec toi. Nous sommes si proches, c'est si proche.

Lui : Dis-lui que je l'aime
Dis-lui que je serai là pour lui souhaiter la bienvenue
Dis-lui aussi que notre monde est parfois fou
Que nous allons l'accompagner.

Elle : Dis-lui toi ! Quand tu lui parles, il bouge...Il t'entend, tu sais ?

Lui : Je l'ai fait exprès. Je sais je suis dingue ! Mais votre aventure, elle me tue, elle me ruine, elle me brûle à petit feu... Je voulais qu'il crève cramé !!

Elle : Dégage ! T'es qu'un con ! Un cinglé ! Un connard ! Malade !!

Lui :Prépare-toi mon petit bébé
Tu vas en vivre des choses extraordinaires
Tu vas rire, tu vas pleurer, tu vas aimer
Aimer à t'en rendre fou
Triste est ma folie qui nous emmène à l' au revoir avant le bonjour
Je le sais, ta mère ne me le pardonnera pas
Toi pardonne-moi, nous ne serons plus jamais trois
Souffrance, absence, silence...
Aujourd'hui tu vas naître, je te vois déjà partir
Confiance, faire confiance, lui faire confiance, nous faire confiance..
Aie confiance, je t'expliquerai un jour cette folie
Où comment une nuit d'été, je suis devenu un incendiaire au risque de te perdre
comment ta mère et moi, nous nous sommes séparés le jour de ta naissance..
Je te laisse lentement quitter ton nid douillet
Je ne serai pas là pour t'accueillir
Nous serons là pour t'aimer

Elle : Je vais l'aimer toute seule ! Je veux plus te voir ! Y' a rien eu entre lui et moi.....
Appelle la sage femme ! Je crois que la poche est rompue ! Je perds les eaux !
Doucement mon bébé, doucement...

La sage femme : Monsieur. Vous venez ?

Lui :Comment ?

La sage femme :C'est bien vous le papa ?

Lui :Je ne sais pas, j'ai allongé mon double blessé. J'ai déposé sur lui un drap blanc et le regarde mourir. Des années qu'il gémit qu'il résiste. Il frémit à l'idée de revenir quand mon côté sain faiblit. J'ai écouté maintes et maintes fois ses dernières volontés...En vain, j'ai encore mis le feu.
J'ai brûlé l'enfance.
J'ai cramé nos vies.

Fidèle scénographe

La maîtrise d'un lieu pour la lecture d'une pièce
Nécessite un prompt domptage des mots de l'auteur
De celui qui ouvre le récit à celui qui le ponctue
Des mots qui s'enchaînent sur les pages

Loin d'un hasard incertain...

Cerner la volonté de l'écrivain ne serait ce que dans son titre
Pour donner une nouvelle fois noblesse à son œuvre
Se perdre au grès des lieux de cette fiction
Pour maîtriser un à un les espaces possibles
Exercice d'abstraction à partir du concret
Ou comment d' un seul lieu, des espaces prennent vie
Chaque personnage nommé doit raisonner de sens
Teint de l'âme du lieu propice à la naissance d'un espace pour eux
Les mots non-dits, les didascalies se métamorphosent

Dans cet espace à venir.

C'est par un prisme de liberté que l'auteur écrit
Avec le même filtre que le scénographe créé
Le lecteur heureux choisit sa lumière pour lire
Le spectateur se laisse guider par le scénographe
Il est quelques fois invité à déambuler
Ou bien à suivre une déambulation
Il semble parfois obligé à un rapport frontal
Ou bien offusqué par un double dilemme à quatre fronts

Souvent il se trompe...

Et si en tant que spectateur
Il prend sa place d'acteur dans la salle
Pour entendre des mots d'auteur interprétés
Dans un lieu propice aux interprétations
L'espace sonne aussi juste que ces mots résonnent
L'encre qui coule sur la page blanche de l'auteur

Lettre de motivation

Sale, le 29 Février 2017

Madame, Monsieur

Pour ce poste d'homme de ménage, je viens vers vous pour préciser quelques points sur ma candidature atypique.

J'ai un élevage de hérissons. Avec ces animaux, je confectionne des balais à pics bien plus efficaces qu'un balai classique. Mes balais faits maison seront très pratiques pour nettoyer vos espaces extérieurs.

J'ai aussi une collection de plumes rares prélevées sur différents oiseaux lors de plusieurs voyages. Je fabrique des plumeaux que j'utiliserai volontiers pour faire les poussières de vos intérieurs.

Enfin, mes chiffons en peau de lézards seront des plus utiles en cuisine. Les peaux sont séchées avec une technique ancestrale.

Je ne vous propose pas seulement mes compétences d'homme de ménage , je vous propose aussi une panoplie d'outils que j'ai conçus durant toutes mes années d'expérience.

Pour rendre mon embauche la plus rentable possible, sachez que je serai disponible dans trois ans. Juste le temps pour moi d'améliorer tous ces outils. Le temps de fabrication vous sera bien évidemment facturé.

Proprement vôtre.

Hector Poussière